Zeitschrift: Das Rote Kreuz : offizielles Organ des Schweizerischen Centralvereins vom Roten Kreuz, des Schweiz. Militärsanitätsvereins und des Samariterbundes

Herausgeber: Schweizerischer Centralverein vom Roten Kreuz

Band: 39 (1931)

Heft: 3

Artikel: Février 1871 - février 1931 : l'entrée des Bourbakis en Suisse

Autor: [s.n.]

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-546001

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.08.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

1. März 1931 | Nr. 3 | 1er mars 1931
39. Jahrgang | 39e année

DAS ROTE KREUZ
LA CROIX-ROUGE

Monatsschrift des schweizerischen Roten Kreuzes
Revue mensuelle de la Croix-Rouge suisse

Inhaltsverzeichnis — Sommaire

	Pag.
L'entrée des Bourbakis en Suisse	49
Die giftigen Nebel in Belgien	53
Internationales Rotes Kreuz	55
Abgeordnetenversammlung des Schweiz. Samariterbundes	56
Assemblée des délégués de l'Alliance suisse des samaritains	56
I. Schweiz. Ausstellung für Hygiene und Sport in Bern (Hyspa)	56
Ire Exposition nationale d'Hygiène et de Sport	57
Von unsern Rotkreuzkolonnen	57
Deutsche Kolonnen bei dem Massenunglück in Alsdorf	58
Que doit-on faire en présence d'un individu qui tombe subitement sans connaissance?	61
Elektrische Stromverletzungen	62
Contre les refroidissements	66
Rimedi empirici	66
Platzangst und anderes	68
La science du restaurant	70
L'hygiène des populations alpestres	71
Kinderhilfe in der Krisenzeit	72
An die Vereinsvorstände	72
Aux Comités de nos sections de la Croix-Rouge	72
Humoristisches	72

Février 1871 — février 1931.

L'entrée des Bourbakis en Suisse.

D'année en année ils deviennent plus rares ceux qui ont assisté à l'entrée des Bourbakis en Suisse, soit aux Verrières, soit le long de la frontière vaudoise jusqu'à Genève. Mais ceux qui — bien âgés aujourd'hui — ont participé à cette odyssée tragique des troupes de Bourbaki puis du général Clinchant gardent un souvenir net et précis du spectacle effroyable auquel ils ont alors assisté. Voici ce qui s'était passé en ces premiers jours de février 1871, il y a exactement 60 ans:

La reprise d'Orléans par le prince Frédéric-Charles dans les premiers jours de décembre 1870 avait dispersé l'armée d'Aurelle de Paladines le long de la Loire et au sud de ce fleuve. Comment s'y prendre pour débloquer Paris qui demeurait étroitement investi? Les avis divergeaient. En attendant un plan arrêté, les ordres et les contre-ordres du gouvernement de la Défense nationale réfugié à Bordeaux promenaient les tronçons de l'armée de la Loire de Sologne en Puisaye et de Puisaye en Sologne par un froid terrible et sur des routes verglacées; il eût voulu démoraliser l'armée et saper l'autorité des chefs qu'il n'aurait pu mieux s'y employer.

Une décision fut prise enfin. On obligerait les Prussiens à lever le siège de la capitale en menaçant leurs communications. Une armée de 140,000 hommes fut rassemblée entre Dijon et Chalon-sur-Saône. On lui donna Belfort, assiégé par le général Treskow, à débloquer; après quoi, selon les conjonctures, la marche se

poursuivrait sur Strasbourg ou sur Epinal et Nancy afin de couper l'envahisseur de ses bases. Le général Bourbaki, à qui fut remis le commandement de cette armée baptisée Armée de l'Est, était mal vu du gouvernement de la République; on se méfiait de lui à cause de son attachement à la maison impériale déchue. M. de Freycinet, délégué à la guerre par Gambetta, s'arrangea dès le début à ne laisser aucune initiative au général en chef et l'accabla d'instructions incohérentes entre lesquelles on ne pouvait qu'hésiter. Bourbaki vit ainsi diminuer de jour en jour son prestige et son autorité. En remontant la Saône, l'Ognon et le Doubs, l'armée devait avoir son flanc gauche couvert par l'avance simultanée, entre Saône et Plateau de Langres, d'un corps d'une vingtaine de mille hommes laissé sous les ordres du général Garibaldi. Le vieux « cœur de lion à la tête de buffle », perclus de rhumatismes, laissa la direction de cette opération à son état-major qui se garda bien de l'exécuter et resta cantonné à Dijon, tout en lançant au trop crédule Freycinet des bulletins de victoires inexistantes. Le destinataire de ces nouvelles en concluait à l'entière sécurité de l'Armée de l'Est dans l'éventualité d'une tentative du général de Werder de s'opposer à son avance. Ce n'était pas le cas: ne rencontrant aucun obstacle entre lui et l'adversaire, le général de Werder put tenter de barrer le passage au général Bourbaki, le 8 janvier, à Villersexel. L'armée française y remporta un léger avantage qui fut réduit à néant quelques jours plus tard quand cette même armée se vit dans l'impossibilité de forcer le passage de la Lisaine derrière laquelle les Badois du général de Werder résistèrent, du 15 au 17 janvier, avec une ténacité victorieuse.

* * *

Le découragement, les routes couvertes de verglas et de neige par un froid de 10 à 20 degrés sous zéro, les retards de l'intendance, les désertions et les maladies imposaient la retraite. Elle devait s'effectuer par le chemin de l'aller, toujours sous la protection, du flanc droit cette fois, mais également illusoire, de l'armée de Garibaldi. Cette dernière, sous le nom d'Armée des Vosges — que jamais ne vit, — au mépris de son honneur et de la tâche qui lui était dictée, n'attendit pas, pour filer sur Beaune et sur Chagny, l'arrivée du général Manteuffel qui accourait couper la retraite à l'Armée de l'Est. Manteuffel fut bientôt à Salins et à Lons-le-Saunier, en sorte que, de Besançon, il ne resta au commandant de l'Armée de l'Est que l'éventualité de gagner la vallée de l'Ain par Pontarlier et Mouthe pour s'échapper vers Bourg et Lyon. Coincé entre Manteuffel à l'ouest et au sud-ouest, Werder et Treskow au nord et au nord-est et la frontière suisse, Bourbaki eût volontiers engagé un combat désespéré pour se frayer un passage ou succomber avec gloire. L'état de ses troupes ne le lui permit pas. Des cent et quelques mille hommes qui lui restaient, les trois quarts au plus n'étaient que des civils équipés et armés sans autre formation militaire que celle qu'ils avaient reçue au cours de la guerre sur différents théâtres, et notamment sur celui de cette dernière campagne. Autour de quelques unités demeurées solides, des nuées de traînards débarrassés de leurs armes qu'ils avaient jetées le long des chemins encombraient les routes, maraudaient et pillaient les voitures de l'intendance « C'était un spectacle étrange, écrit un témoin qui parcourut les environs de Pontarlier le 30 janvier, artilleurs assis ou couchés sur la neige près de leurs pièces; chevaux harnachés, mis au piquet; autour de la

ville et bien avant dans la plaine, soldats et conducteurs circulant comme une fourmilière au milieu d'un dédale de voitures, de charrettes, de caissons, de chevaux et de parcs d'animaux de boucherie. Des feux étaient allumés partout et tout servait à les alimenter, palissades, piquets, branches d'arbres, arbres même, ce qui n'a pas empêché beaucoup d'hommes d'avoir pieds ou mains gelés. L'intérieur de la ville présentait un aspect encore plus triste. La neige congelée, foulée par tant de voitures et de piétons, était réduite en une couche de farine de 40 centimètres d'épaisseur et rendait la marche très difficile. Partout des charrettes et des attelages, des chevaux morts de faim ou se débattant sur la neige au moment d'expirer; les autres, efflanqués, amaigris, l'œil morne, rongeant tout ce qui était autour d'eux. Des feux de bivouac partout, contre les maisons, sur les places, dans les cours; des charrettes brisées, des lambeaux d'habillements, des caisses de biscuit, de riz et de café au pillage, des harnais abandonnés. Qu'on ajoute ces détails que la langue française ne sait pas exprimer, et on n'aura qu'une faible idée de la confusion qui régnait..... La plupart des officiers, en groupes dans les hôtels et les estaminets, ne s'occupaient que d'eux-mêmes et de leur bien-être, ne songeant qu'à sauver leurs débris ou leurs personnes, ayant rompu tous liens avec leurs soldats, ne pouvant plus rien leur commander ni en attendre. La misère et l'égoïsme avaient effacé les rangs. »

Ce n'était plus là une armée: c'était une cohue où survivait seul l'instinct de conservation et qui n'avait plus en commun qu'une pensée: échapper à la détresse où elle était réduite. Le passage en Suisse dont la perspective commençait à s'affirmer était le seul espoir de ces malheureux. Le général Bourbaki, accablé de fatigue et de désespoir, tenta de se suicider. Le commandement passa au général Clinchant.

* * *

« Quatre-vingt mille hommes, vaincus par le froid, par la faim, par les coups d'un audacieux ennemi, étaient là, grelottant sous le vent glacé, démoralisés, désespérés, pressés les uns sur les autres comme un troupeau, prêts à jeter leurs armes pourvu qu'on leur ouvrît un pays ami, où il n'y aurait plus de longues marches sans espérance, de sombres journées sans pain et de nuits sans sommeil, plus d'humiliantes retraites bousculées par le vainqueur, plus de combats dans la neige et dans le sang..... Ils étaient partis pour la victoire, pour la délivrance de leur pays. Leur effort avait été insuffisant. La défaite les avait jetés là, au bord du chemin, impuissants. »

* * *

Informé de la retraite de l'Armée de l'Est et de son enveloppement par les forces ennemies, le général Herzog, à qui le gouvernement fédéral avait confié le commandement de notre milice, avait déplacé ses troupes, du nord-est, où le danger d'une violation de frontière s'éloignait, au sud-ouest, et les avait disposées le long de la frontière neuchâteloise et vaudoise jusqu'à Saint-Cergue par les Verrières, Sainte-Croix, Vallorbe et la Vallée de Joux. Il se trouvait lui-même à Neuchâtel dans la soirée du 31 janvier, quand on l'avisa de la demande du général Clinchant, qui sollicitait le gouvernement suisse de donner asile à son armée, seul moyen pour celle-ci d'échapper à la reddition ou à la destruction. Arrivé aux Verrières à minuit, le général Herzog y rencontra l'officier français muni de pouvoirs pour traiter. Ses conditions furent acceptées et signées, puis contresignées par le général

Clinchant. A 5 h. du matin, le 1er février, commença le passage de la frontière, lugubre défilé de malheureux décharnés, déguenillés, dont un grand nombre se traînaient les pieds et les jambes enveloppés de débris de vêtements. Ceux qui avaient conservé leurs armes les remettaient aux sentinelles suisses qui les entassaient des deux côtés des deux lignes parallèles suivies par les arrivants. Le flot s'écoula sans une interruption jusqu'au matin du 2 février. En descendant vers la plaine, les malades et les blessés étaient recueillis par la population, qui leur prodiguait tous les soins en son pouvoir; il leur semblait, disaient plusieurs, entrer au paradis.

La convention intervenue entre le général Herzog et le général Clinchant avait stipulé entre autres: le dépôt, à l'entrée sur territoire suisse, des armes, équipements et munitions; le maintien des chevaux, armes et effets des officiers à la disposition de ceux-ci; le retour immédiat en France, avec conducteurs et chevaux, des voitures de vivres et de bagages après dépôt de leur contenu; la remise à la Confédération helvétique, en prévision des dépenses de l'internement, des voitures du trésor et des postes avec tout leur contenu.

Il entra en Suisse 87 847 hommes, dont 2467 officiers, 11 800 chevaux, 285 bouches à feu et 1158 voitures diverses. Quelques milliers d'hommes parvinrent à gagner le col de la Faucille et Gex; quelques autres Bourg en Bresse par la vallée de l'Ain. La France était au bout de son effort. Elle dut subir la paix et l'amputation de l'Alsace-Lorraine qui devait laisser dans le cœur de la nation une blessure jamais entièrement cicatrisée.

Lorsque la paix fut assurée par les ententes entre l'Assemblée nationale de Bordeaux et le nouvel Empire allemand instauré en janvier à Versailles, le rapatriement des internés put s'effectuer; il eut lieu du 13 au 24 mars.

* * *

S'il n'est guère parlé, dans le récit qui précède, de la Croix-Rouge et des services qu'elle a pu rendre aux malheureux à moitié gelés qui furent obligés de passer la frontière les trois premiers jours de février 1871, c'est que cette institution n'existait qu'à l'état embryonnaire dans notre pays, il y a 60 ans.

Dans le canton de Neuchâtel, le long de la route suivie par l'armée de Clinchant, depuis les Verrières, par Fleurier, Môtiers, Couvet, Travers, Rochefort, jusqu'à Neuchâtel, la triste théorie des affamés, des malades, des épuisés aux membres gelés, fut réconfortée dans la limite des possibilités par les autorités et par la population tout entière. Des ambulances furent organisées dans les villages traversés par ces troupes harassées, et la devise de la Croix-Rouge « *Inter arma caritas* » y fut largement pratiquée.

Il y a une vingtaine d'années, notre journal *La Croix-Rouge* (numéros d'août à décembre 1907) a publié une série d'articles dus à la plume du président de la Croix-Rouge du Val-de-Travers, M. Louis Mauler, sur l'entrée de l'armée Bourbaki en Suisse. M. Mauler, dans ses souvenirs personnels et intimes, intitulés « Février 1871 », a fait revivre les heures terribles et les tristes journées par lesquelles a passé la population de son vallon, au moment du passage des Bourbakis en territoire helvétique. Nous renvoyons nos lecteurs à ces pages poignantes qui se terminent par les mots:

« Puisse notre peuple imiter toujours l'exemple de ces personnes charitables, car la nation où fleurit la charité, jointe à la justice, ne périra jamais! » Dr. *Ml.*